ENTRETIEN

Abdelkader Goutta

CONTEXTE

L'interview d'Abelkader Goutta a été menée par José Jornet en 2009.
Dans cet extrait, Abdelkader Goutta décrit sa jeunesse passée au camp de Rivesaltes, ainsi que ses relations avec ses camarades d'école.

BIOGRAPHIE DU TÉMOIN

Abdelkader Goutta est né le 25 juin 1961 à Qasr El-Boukhari, en Algérie.
Dans son témoignage, il parle de la guerre d'Algérie, de ses parents et de leur arrivée en France en 1962. Ils débarquent à Marseille, avant d'être transférés dans le Larzac puis au camp de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales). Abdelkader a un an quand il arrive à Rivesaltes. Il quittera le camp à l'âge de 16 ans.
En 1971, Abdelkader entre à l'école et, en 1974, il commence à jouer au rugby, ce qui lui permet de sortir régulièrement du camp pour les entraînements. Il jouera par la suite à Perpignan, au Vernet et à Calais, ainsi qu'en 3e division. Un de ses frères, Bernard, jouera à haut niveau pendant quatorze ans et sera international à trois reprises, ainsi que capitaine puis entraîneur de l'Usap (Union sportive Arlequins Perpignan-Roussillon). En 1976, Abdelkader s'installe à la cité du Réart, à Rivesaltes. Il se montre sensible aux relations entre les différentes générations de harkis et les rapports que chacun entretient avec la France.

© Matrice - Mémorial de Rivesaltes

CANOPÉ

Transcription

« ***Et comment ça se passait avec vous ? Avec les enfants ?***
A. G. : C'est-à-dire ?

Dans le camp ?
A. G. : Entre nous ?

Oui… Non. Entre vous, après, mais… mais avec le chef de camp ?
A. G. : Le chef de camp, on en avait une peur bleue. Je veux dire, bon… dès qu'on voyait comment il parlait seulement à nos parents, dès qu'on le voyait, on disait : « Attention, monsieur Rivière ! ». Rien que d'en parler, j'en ai encore la chair de poule ! Alors ça nous a… ça nous a… ça nous a choqués, quoi, je veux dire, c'était encore… ça nous a choqués. Et ce qui m'a choqué le plus, c'est que, ce qui me revient en mémoire, c'est toujours… je n'oublierai jamais, je n'arriverai pas à oublier, jusqu'à l'heure actuelle… c'est tous ces barbelés autour de nous, tous ces fils de fer, tous ces… Quand on allait à l'école, c'était une délivrance ! On oubliait, et puis le soir, quand on savait que le bus nous ramenait, quand on revoyait ce camp, déjà à un kilomètre, on commençait à voir tous ces barbelés, eh bien, on était… on était démoralisé, on avait… on avait peur, on avait… On n'était pas heureux ! On n'était pas heureux… on n'était pas heureux de retourner dans ce camp, ce camp qui nous a tant fait de mal, quelque part, qui nous a… qu'ils nous ont… qu'ils nous ont parqués comme des animaux, qu'ils nous ont oubliés, voilà.

Et comment ça se passait à l'école justement, par rapport au fait que vous veniez du camp ?
A. G. : Alors l'école, les souvenirs qui m'ont aussi un petit peu marqué, une fois de plus, c'est quand on nous a présentés. On avait des habits déchirés, bien entendu. Parce que, bon, je me rappelle, j'avais une paire de baskets toutes déchirées, j'avais un pantalon déchiré que la Croix-Rouge nous avait donné parce que, bon, comme on s'amusait… bon, au camp là-bas… bon, malheureusement, on n'avait pas de rechange. Et je me rappellerai toujours monsieur Comes. Monsieur Comes, c'était le directeur de l'école, je pense qu'il est toujours vivant, c'était l'ancien maire de Salses. Je tenais à lui rendre hommage. Alors, le premier jour, qu'ils m'ont présenté, j'ai vu qu'ils m'ont ouvert cette porte et je suis rentré dans cette école, j'ai senti un froid. J'ai vu tous ces enfants se tourner vers moi. J'avais honte, alors j'ai regardé et j'ai pleuré. Alors, monsieur Comes a dit : « Voilà, je vous présente Goutta Abdelkader, voilà, ça sera votre futur camarade. » Et… et quand il m'a mis au fond de la classe avec certains gens, tout le monde me regardait de travers. J'ai eu peur, j'ai… j'ai… Alors j'ai compris pourquoi ils me regardaient. Ils me regardaient en fait parce que j'avais les chaussures déchirées, je n'étais pas habillé comme eux et ils m'ont mis au fond d'une classe, et puis ces camarades… Et puis bon, comme il y a eu la guerre d'Algérie, c'était chaud, les gens disaient : « Il faut pas s'amuser avec eux. » Ça, ça je me rappellerai toute ma vie, ça m'a marqué aussi : « Faut pas s'amuser avec eux, ils sont arrivés d'Algérie. » Mais en fait, ces gosses, ils ne comprenaient pas, quoi, c'était des gosses, ils avaient mon âge ! Et puis on m'a mis au fond d'une classe avec les copains, enfin au départ c'étaient pas des copains, c'étaient des camarades et certains sont devenus mes amis, mes meilleurs amis. On a grandi ensemble, on était à l'école et puis ils sont devenus mes meilleurs amis, que je jouais au rugby avec eux d'ailleurs et puis… et puis voilà.

Mais… mais ces camarades en question, c'étaient des fils de harkis comme vous ?
A. G. : Ah non, absolument, non, ce sont des Français, non, non, c'étaient des Européens, quoi. Je veux dire, bon, et puis, bon, la guerre était là, je comprends très bien qu'ils se méfiaient un petit peu de nous. Mais nous, on était petit, quoi, je veux dire, on… c'est pas nous qui avions porté les armes. Je vous dis, c'est… c'est… ceux qui m'ont regardé un petit peu de travers, eh bien, c'est devenu mes meilleurs amis. »